

CARTE POSTALE

JACQUES PETIT

On préfère vous prévenir :
il n'y a sans doute pas une
photographie «instagramable»
à sortir de ce voyage
de Jacques Petit au Sri Lanka.



Chilaw sent la mer, la vase, les entrailles de requin, les sardines séchées. Retour de la pêche. Les corbeaux s'avancent, en concurrence avec les mendiants et les voleurs. De temps en temps on chasse les uns, on garde un œil indulgent sur les autres. Tous font partie du paysage. Sourires rouges de bétel. Quatre corbeaux posés sur une bicyclette noire. Des poissons en cercle posés sur une assiette. On peut se poser à Chilaw. Une plage. Déserte. Si l'on excepte quelques chèvres qui broutent deux ou trois sachets en plastique.

14 heures. Dans la gargote, face à la mer, on s'active beaucoup à rénover le couloir, à solidifier les plafonds, à emboîter les plinthes. Un barbu européen, échoué comme moi au bout du monde, tient son journal de bord dans un carnet semblable au mien. Il porte le chapeau de cow-boy et la soixantaine aisée. Pour tout dire, il fait plus propre que moi. À ma décharge, j'ai déambulé tout le jour

sur le marché aux poissons et, par mégarde, enfoncé le pied jusqu'à la cheville dans un trou visqueux où m'attendait une mixture complexe de branchies, de brouilles, d'écaillés et d'huile de vidange. Mon pantalon est trempé à la base. Il m'a fallu beaucoup d'audace ou d'inconscience pour remettre à plus tard un changement vestimentaire : la faim restituée à l'homme sa vocation de vagabond primitif. Pour l'heure, je déguste un barracuda à la coriandre et accompagne mon plaisir d'une bouteille de bière au long goulot.

15 heures. Le ciel est tourmenté de nuages lourds. Mon intestin ne vaut guère mieux. Je retarde le moment où il faudra analyser l'étendue des dégâts à l'étage inférieur de mon accoutrement. Depuis le début de l'après-midi, des mauvais garçons attablés en grappes s'aspergent l'œsophage d'un savant mélange de coca et d'un liquide brunâtre qui pourrait être du whisky frelaté. Les pales des ventilateurs envahissent les quatre coins de notre

immense taverne, même ceux laissés vacants par les habitués. Dans une pièce contiguë on tient colloque dont il me plaît de deviner le thème. Attitude à adopter face à l'invasion des chiens dans les ruelles? Comment débarrasser le port des corbeaux impolis? Des odeurs nauséabondes? Des lambeaux de plastique qui s'accrochent aux arbres?

Le voyageur me regarde. Tente comme moi de mettre un nez dehors. Peine perdue. Nuages. Bruine. Vent. Finalement il revient à ses carnets de route. À côté, dans le séminaire, on rit de bon cœur. Au bar, un peu moins parce qu'il faut agir : un pêcheur a forcé sur le whisky et vient de tomber à la renverse. Il est temps pour moi aussi de prendre une décision car la ventilation excessive fouette les relents de tous bords et, parmi eux, je reconnais la puanteur de mes souliers, la pestilence de mon pantalon. À la douche! Des pieds à la tête. Mais dans ma précipitation, je casse le

système d'arrivée d'eau. Les émissions incontrôlables aspergent le plafond et les murs. Que faire en pareil cas? Enfiler vite un short et chercher de l'aide auprès de techniciens avisés. La réception m'envoie deux, puis cinq spécialistes en plomberie. L'un d'eux serre tant qu'il peut le robinet. Malgré cette débauche d'énergie, le résultat escompté est loin d'être satisfaisant puisque les jets d'eau gagnent en force et en nombre. L'expert en chef affiche la mine des mauvais jours, donne des ordres pour faire évacuer mes sacs. Son diagnostic est sans appel : il faut quitter le navire dans les meilleurs délais. On me propose aussitôt une autre cabine, non loin de celle-ci. J'ignore comment la fuite sera réparée et passe sans demander mon reste de la «16» à la «15». Cependant il me paraît utile de surveiller de temps en temps le bas de la porte, au cas où un torrent ne vienne la fracasser et engloutir mes illusions sur le niveau de la maintenance en tuyauterie au Sri Lanka. ■